LE MARI D'UNE MUSE COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE PAR MM. BAYARD...

Jean-François-Alfred Bayard, Antoine-François Varner



ÉDOUARD, *un peu embarrassé.* Oh! c'est un homme... c'est un brave homme... que j'estime beaucoup... (*Changeant.*) Ah! ça, dites-moi, docteur, la saison des eaux a-t-elle été brillante à Néris, cette année?

LAMBERT. Mais oui... on s'y est beaucoup amusé... d'autant mieux que nos malades se portaient fort bien... Pour que la réunion fût complète, il n'y manquait qu'une personne.

ÉDOUARD. Qui donc?

LAMBERT. Mais vous, monsieur Edouard.

ÉDOUARD. Moi!... on ne s'y est pas aperçu de mon absence.

LAMBERT. Ah! vous êtes trop modeste.

ÉDOUARD. Hem!... modeste... (*à part.*) M'y voici.

.... Adorable Céleste,
Vous que le ciel dota d'une muse modeste.

Bravo... (*Il tire son papier de la poche et va à la table.*)

LAMBERT, *y allant aussi.* Eh bien!... qu'est-ce donc?

ÉDOUARD. Rien, rien... une note que j'ai à prendre... Cet aimable docteur... (*à part*) qui arrive tout exprès pour me donner une rime.

LAMBERT, *prenant l'Almanach des Muses.* Qu'est-ce que vous lisez là?... l'Almanach des Muses... des vers?

ÉDOUARD, *passant à droite.* Oui, des vers... j'aime beaucoup la poésie.

LAMBERT. La poésie de 1788... (*Remettant le volume sur la table.*) C'est singulier, je me rappelle le poète qui venait se rétablir d'une chute aux eaux de Néris... vous ne pouviez pas le souffrir, parce qu'il parlait poésie, et qu'il vous lisait des vers... vous lui couplez méchamment la parole pour faire l'éloge, en prose, de vos chevaux, de votre brillant équipage, de vos promenades à Montluçon.

ÉDOUARD. Oui, cela amusait cette folle de Mme de Nohan... je faisais de la prose pour lui plaire

LAMBERT. Et vous aimez les vers aujourd'hui!... Est-ce pour plaire à quelque beauté lyrique?

ÉDOUARD. Moi, par exemple... quelle idée!... j'aime la poésie pour elle... c'est-à-dire pour moi... c'est ma seule et unique passion.

LAMBERT. A la bonne heure... c'est la seule dont Mme de Nohan ne puisse pas être jalouse... Cette pauvre petite femme qui vous croit occupé d'elle, et qui n'était venue à Néris que dans l'espoir de s'y retrouver avec vous.

ÉDOUARD. Bonne Ernestine!... elle m'aime toujours?

LAMBERT. Plus que jamais... et d'une constance!... Tous nos jeunes gens qui cherchaient à lui faire la cour, étaient éconduits sans pitié... elle n'avait d'autre plaisir que de m'appeler près d'elle, pour me parler de vous... Je lui ai rendu plus de soixante visites comme ça... et à six francs la visite... ce qui ne laisse pas que d'être un amour un peu cher.

ÉDOUARD. Et vous ne l'en avez pas guérie?

LAMBERT. Au contraire : j'entretenais son mal... c'était là tout son bonheur... et puis, vous l'aimiez aussi, vous... je sais même que des idées de mariage...

ÉDOUARD, *vivement.* Oh! rien n'est moins sûr... n'en parlez pas... ce serait compromettre...

LAMBERT. Qui donc?... Mme de Nohan, la vertu même!

M. FREMIOT, *sortant de la chambre à droite.* J'en suis fâché, je n'irai jamais jusque-là.

ÉDOUARD, *à Fremiot.* Eh bien!

FREMIOT, *à Édouard.* Ah! vous voilà, mon cher. (*Montrant Lambert.*) Est-ce que monsieur est le mari?

ÉDOUARD. Non.

FREMIOT. Je ne l'ai jamais rencontré.

ÉDOUARD. Avez-vous terminé?

FREMIOT, *dans le fond.* Non; c'est trop cher... mais nous verrons ce soir; l'effet de la lecture... Ah! les vers ne s'achètent plus comme autrefois... adieu... à ce soir. (*Il sort par le fond.*)

LAMBERT. Qu'est-ce que c'est?... un homme qui achète des vers!... ah ça! on en fabrique donc ici?

ÉDOUARD. Mais oui... quelquefois... (*A part.*) Il paraît qu'il ne sait pas...

LAMBERT. Ce n'est pas mon ami Poncet, j'espère... lui, le garçon le plus simple, le plus prosaïque...

ÉDOUARD. Allons donc, M. Poncet?

AIR *de Marianne.*

De ses finances bon ministre;
Signalant son activité,
Dans sa maison qu'il administre,
Il montre son habileté...
L'économie
Est sa partie;
C'est lui qui doit ordonner le dîner.
Il n'a pas honte
De voir le compte
De l'épicier
Et même du portier,

LAMBERT.

D'un homme est-ce là le partage?
Qu'a-t-il fait aux droits-réunis?

ÉDOUARD.

Eh mais! il a sans doute appris
A faire le ménage.

PONCET, *en dehors.* Suzanne, Suzanne.

LAMBERT. Eh! mais... c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

EDOUARD, PONCET, LAMBERT, *puis* SUZANNE.

(*Poncet entre chargé de provisions. Il a un pain de sucre sous un bras, des livres sous l'autre, des journaux à la main.*)

PONCET, *entrant vivement par le fond.* Comment, ce cher Lambert est ici!

LAMBERT. Ah! mon Dieu! quel équipage!

PONCET, *à Lambert.* Attends, attends... (*Appelant.*) Suzanne, Suzanne... (*Suzanne arrive, sortant de la chambre à droite.*) Tiens, ma bonne, tu mettras toutes ces provisions dans la salle à manger. (*Il lui donne le pain de sucre et vide ses poches.*) On enverra des petits gâteaux de chez Thomas... (*Tendant la main à Lambert.*) Ce bon ami! (*A Suzanne.*) Je casserai le sucre moi-même. (*A part.*) Je me suis aperçu qu'elle l'aimait beaucoup... (*Haut.*) Ces livres ici... (*Désignant la table.—A Suzanne.*) Allons, va... nous causerons plus tard du menu.

SUZANNE, *posant les livres sur la table.* Oui, monsieur. (*Elle réunit toutes les provisions.*)

PONCET, *à Edouard, lui donnant un journal.* Bonjour, monsieur Edouard... voilà l'annonce... elle y est.

ÉDOUARD, *prenant le journal.* Ah! voyons. (*Il le parcourt, et va s'asseoir auprès de la cheminée.*)

PONCET, *revenant à Lambert.* Et je n'étais pas là pour te recevoir... tu ne t'es pas fait annoncer à ma femme?

LAMBERT. Comment ta femme!... tu es marié!

PONCET. Tiens, si je suis... Dites donc, monsieur Édouard... il me demande si je suis marié... pauvre innocent, va... (*Courant après Suzanne qui sort.*) Ah! Suzanne, il faut commander deux pintes de punch à Mme Campagne... (*Revenant à Lambert.*) Si je suis marié... au fait, tu étais, je ne sais où... à Néris... au diable... Mais tu ne lis donc pas les journaux?... Tu y aurais vu qu'après le dernier concours des jeux floraux, Mlle Céleste venait d'épouser, à Toulouse, M. Théodore-Anastase Poncet, un des employés les plus distingués des contributions indirectes... ce qui n'empêche pas que je viens d'envoyer ma démission.

LAMBERT. Tu quittes ta place!... tu es donc trop riche?

PONCET. Non; mais je le suis assez... en espérance, grâce à mon mariage... D'ailleurs la province, mon cher, ne peut pas nous aller... et puis ça me faisait perdre trop de tems... et mon ménage donc?

LAMBERT. Mais ta femme...

PONCET. Ma femme!.. ah! bien oui... elle a bien autre chose à faire... et sa réputation, et notre gloire! et les vers qu'elle a commencés; et ceux qu'elle doit finir!... ma femme qui est sans cesse sur le Parnasse, à causer avec Apollon... tu voudrais que je la fisse descendre de là, pour parler avec ses fournisseurs et sa cuisinière!... est-ce qu'elle entendrait le langage de ces gens-là?... c'est tout au plus si elle peut me comprendre, moi qui te parle.

LAMBERT. Mais tu as donc épousé une femme auteur?

PONCET. Ah! ça, mon ami, d'où viens-tu donc?... quand je te dis que ma femme est Céleste... Mlle Céleste.

LAMBERT. J'entends bien: Mlle Céleste... mais encore...

PONCET. Oh! ma foi, si tu en es là... c'est à se casser la tête contre les murs.

ÉDOUARD, *se levant.* Comment, mon cher docteur, vous n'avez jamais entendu parler de cette jeune merveille... de cette dixième muse?

LAMBERT. Quel numéro?... car je connais, pour ma part, plus de vingt dixièmes muses... Ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est que ta femme est poète, qu'elle fait des vers... et que tu en es enchanté.

PONCET. Si j'en suis enchanté... Tu crois donc que ce n'est rien: l'honneur, les égards, l'admiration qu'on partage avec une femme pareille?... car ça retombe sur moi... Tu crois donc qu'on ne sent rien, là... lorsque, partout où l'on va, on entend bourdonner autour de soi: « Quel est donc ce monsieur, blond, élancé?... — C'est le mari d'une femme d'esprit... de Mlle Céleste... de la muse du siècle. »

AIR *de la Sentinelle.*

A ces discours, par ma femme applaudis,
Je sens naître un orgueil féroce;
Il me semble que je grandis;
J'ai six pieds... je suis un colosse.
A ma gloire donnant l'éveil,
Pour nous deux la sienne est commune.
Notre éclat est presque pareil,
Et, placé tout près du soleil,
Moi, je brille... comme la lune.

(*A Lambert.*) Tu souris. (*Prenant le journal des mains d'Edouard et le mettant dans celles de Lambert.*) Mais lis donc, malheureux... lis donc... tiens.

LAMBERT, *lisant.* « On annonce que Mlle Céleste. » (*S'interrompant et regardant Poncet.*) Mademoiselle...

PONCET. Oui, les muses sont toujours demoiselles...

LAMBERT, *continuant.* « Que Mlle Céleste » va publier un nouveau recueil de poé- » sies... Tous ceux qui les ont entendues

» assurent qu'elles ne le cèdent en rien aux » premières. »

PONCET. Ce cher M. Edouard! il sait si bien apprécier notre talent.

LAMBERT, *regardant Édouard en souriant.* Ah! c'est M. Édouard.

ÉDOUARD. J'écris toujours ce que je pense.

PONCET. Il paraît que tu le connais, lui... c'est bien heureux!... un de nos jeunes poètes les plus distingués.

LAMBERT. Ah! monsieur ne se contente pas de lire des vers de 1788, il en fait aussi... et peut-être de la même année... je conçois... pour plaire aux muses.

ÉDOUARD. Monsieur!...

PONCET, *à Lambert.* Mais continue donc.

LAMBERT. Encore... (*Lisant.*) « Depuis » quelque tems, les nombreux recueils de » contes et nouvelles qui se publient main- » tenant contiennent des morceaux déli- » cieux de cette dame, et de M. Poncet, » son mari. » (*S'arrêtant et regardant Poncet.*) Hem?...

PONCET. Va donc!... va donc!...

LAMBERT, *lisant le journal.* « Son mari... » et nous voyons avec plaisir qu'en ajou- » tant un nom an sien, déjà si célèbre... » notre jeune muse s'est assuré une gloire » de plus... »

PONCET, *se rengorgeant.* Théodore-Anastase Poncet... une gloire de plus.... C'est imprimé.

LAMBERT. Ce qui ne prouve pas que cela soit vrai... Comment, toi aussi?... Pour honnête homme, pour bon citoyen... bon mari même, je ne dis pas... c'est possible!... mais littérateur, toi!... allons donc.

ÉDOUARD. Pourquoi pas? il y en a tant d'autres.

PONCET. Eh bien! non, non... je suis franc avec toi... je ne veux pas te mettre dedans comme le public... c'est ma femme qui s'amuse à me faire une réputation, qui ne lui coûte rien, ni à moi non plus... Elle a du mérite pour deux; et comme nous ne faisons qu'un, nécessairement j'en prends ma part, sans lui faire de tort. Par exemple, elle donne des nouvelles ou des contes aux *Heures du Soir*, au *Livre des Femmes*... et là, c'est bien CÉLESTE PONCET. Mais, dans *le Salmigondis*, *les Contes de toutes les couleurs*, *les Cent-et-Un*, et *les Cent et une Nouvelles* de M. Ladvocat, elle signe CÉLESTIN PONCET... Elle fait de moi un homme de lettres.

AIR : *Lise épous' le beau Gernance.*

De ce travail littéraire,
Chacun de nous solidaire,
Au succès qu'elle en attend
Apporte son contingent...
Du livre qui se publie,
Pour assurer le renom...
Ma femme y met son génie...

LAMBERT.

Qu'y mets-tu?

PONCET.

J'y mets mon nom;
Moi, mon cher, j'y mets mon nom.

Et je ne suis pas le seul à Paris comme ça... C'est un titre qu'elle me donne en échange de la place que je lui ai sacrifiée.

LAMBERT. C'est juste.

PONCET. C'est très-juste.... mais je ne fais pas comme les autres.... je n'en suis pas plus fier.

ÉDOUARD. Vous avez tort... On peut être fier d'avoir uni son sort à celui d'une femme aussi distinguée par son esprit, ses talens, que par sa grâce et sa beauté, et monsieur sera de mon avis lorsqu'il la connaîtra.

LAMBERT. C'est ce que je demande... et si tu veux me présenter tout de suite.

(*Il fait un pas pour sortir.*)

PONCET, *l'arrêtant.* Un instant... comme tu y vas, toi... tu crois qu'on entre chez une muse comme chez une simple mortelle, à toutes les heures... pour troubler ses inspirations?... ce serait gentil!.. Moi-même, je n'ai pas toujours la permission... non, vrai... Ce matin, je lui ai porté son café; elle ne m'a pas vu seulement... et quelquefois, la nuit, je me réveille... eh bien! pas du tout... elle est levée, elle compose... et je me rendors sans oser souffler le mot.

LAMBERT. Ça ne laisse pas que d'être fort agréable.

ÉDOUARD. Je crois l'entendre : c'est elle.

LAMBERT. Ah! c'est ta femme?...

PONCET. Chut! attends, il faut que je saisisse le moment favorable.

SCENE IV.

LES MÊMES, CÉLESTE. *Elle sort de la chambre à droite; s'avance sans voir personne, des tablettes à la main; elle lit bas et gesticule. Elle est seule sur le devant de la scène : Édouard, Poncet et Lambert ont remonté le théâtre. Édouard est seul auprès de la cheminée; Lambert et Poncet au fond, vers la gauche.*

LAMBERT, *après un moment de silence, bas à Poncet.* Est-ce qu'elle ne nous voit pas?

PONCET, *bas.* Non, elle est dans le feu.

ÉDOUARD, *à part.* Dieu! qu'elle est jolie!

CÉLESTE, *animée, sur le devant de la scène.* .... La gloire et la patrie.

LAMBERT, *à part.* Hein! qu'est-ce qu'elle a dit?

PONCET. Silence!... Elle s'occupe de son

Napoléon... une élégie sur la statue de la colonne.

LAMBERT. Ah! elle s'occupe de son Napoléon... Elle devrait bien s'occuper un peu de son mari.

ÉDOUARD, *à part.* Est-ce qu'ils ne s'en iront pas tous les deux?

CÉLESTE, *gesticulant toujours avec force.*
.... La gloire et la patrie.

LAMBERT. Il paraît qu'elle ne sort pas de là.

PONCET, *qui va auprès d'elle.* Ma chère amie... (*Céleste lui fait un signe d'attendre.— A Lambert.*) Tu vois comme elle est aimable...(*Se rapprochant.*) Ma chère amie...

CÉLESTE. Allons, qu'est-ce encore?... que me voulez-vous?... Je n'ai qu'un moment pour le travail, et vous venez encore me le troubler... Vous êtes insupportable.

LAMBERT, *bas à Poncet.* Très-aimable.

ÉDOUARD, *de l'autre côté à Céleste.* Pardon, si des profanes...

CÉLESTE. Ah! monsieur Edouard! que je suis aise de vous voir!... Je viens de trouver quatre vers dont vous serez enchanté. Tenez. (*Elle lui montre ses tablettes.*) Depuis *le génie* jusqu'à *la patrie.*

PONCET. Tu vois... un peu d'impatience; mais elle revient tout de suite.

LAMBERT, *à part.* Oui, pour l'autre...

ÉDOUARD, *lisant les vers.* Délicieux!

PONCET. Ma chère amie...

CÉLESTE, *se retournant.* Eh bien! voyons... (*Apercevant Lambert.*) Ah! monsieur, je n'ai pas l'honneur...

PONCET. C'est le docteur Lambert... un médecin...

CÉLESTE, *sèchement.* Mais je ne suis pas malade.

PONCET. Un de mes bons amis. (*Il fait passer Lambert auprès de Céleste.*)

LAMBERT. Oui, madame, trop heureux que mon ami Poncet ait bien voulu me présenter à une personne d'un esprit aussi distingué...

CÉLESTE, *souriant.* Monsieur.

LAMBERT. Dont la réputation, comme les ouvrages, est déjà venue jusqu'à moi, bien loin de Paris... (*A part.*) Le diable m'emporte si je savais...

CÉLESTE, *très-aimable.* Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous en prie.

PONCET, *bas.* Hem!... elle est charmante!

LAMBERT. Oui... (*A part.*) En la flattant un peu.

ÉDOUARD, *à Céleste.* Ah! ce vers-là...

CÉLESTE. Eh bien!... vous n'êtes pas content... (*Pendant qu'ils parlent bas, en remontant le théâtre.*)

LAMBERT, *à Poncet.* Ta femme consulte monsieur Edouard!

PONCET. Toujours, toujours... C'est un homme de goût, d'esprit, de bon conseil: nous faisons des choses délicieuses ensemble.

LAMBERT. Avec toi aussi?

PONCET. Quelquefois... à moins que ce ne soient des morceaux de verve... alors tu conçois... un tiers, c'est un peu gênant...

LAMBERT. Oui, sans doute... (*A part.*) Un mari surtout.

CÉLESTE, *quittant Edouard.* Très-bien... cela sera mieux ainsi. (*A Lambert.*) Ah! faites-moi grâce, monsieur, si je suis préoccupée, distraite : c'est une élégie que je lis ce soir devant une assemblée nombreuse.

PONCET. Oui, une petite réunion de famille: cent cinquante personnes.

CÉLESTE, *à Lambert.* Et si monsieur voulait être de la famille?...

LAMBERT. Comment donc, madame... c'est un plaisir que j'accepte avec d'autant plus de reconnaissance, qu'il n'est pas prodigué.

PONCET.

AIR : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Là, tu verras un assemblage aimable
De jeunes gens, de fats, de connaisseurs,
De maint journal l'éditeur respectable,
Les vétérans de nos littérateurs...
Pour captiver cette foule enivrée,
Nous leur offrons, et nous en sommes fiers,
Des vers qui font seuls passer la soirée...

LAMBERT.

Et puis du punch qui fait passer les vers.

PONCET.

Non, les vers seuls font passer la soirée.

LAMBERT.

Et puis du punch qui fait passer les vers.

J'espère que nous entendrons aussi quelque chose de M. Edouard.

PONCET. Nous y comptons bien.

LAMBERT. Et moi aussi... (*A part.*) J'aurai l'Almanach de 1788 dans ma poche... (*Haut.*) Mais, pardon, madame... je conçois qu'un jour comme celui-ci on soit tout aux muses... et j'ai regret aux instans que je leur fais perdre.

PONCET, *à part.* Il est très-bien.

CÉLESTE. C'est la première fois, monsieur, que je ne les regrette pas.

PONCET, *à part.* Ils sont très-bien tous les deux.

LAMBERT.

AIR : *Venez, mon père, ah! vous serez content.*

A ce soir donc, ici je reviendrai
Applaudir, admirer madame;
(*Montrant Edouard.*)
Et pour causer, de monsieur je réclame
Quelques momens.

PONCET, *passant près de Céleste.*
Oui, je le retiendrai.
Je t'accompagne (*à Édouard*) et vous rejoins ici.
(*A Lambert.*)
Hem ! voyons, qu'en dis-tu, de grâce ?
LAMBERT.
Que tu pourrais prendre un meilleur parti.
PONCET, *parlant.* Quoi ?
LAMBERT.
Ce serait de garder ta place.
ENSEMBLE.
ÉDOUARD.
A ce soir donc, docteur, je vous verrai
Applaudir, admirer madame ;
Puisque de moi votre amitié réclame
Un entretien... sur vous je compterai.

CÉLESTE.
De votre ami, monsieur, je tâcherai
De vous faire applaudir la femme ;
Mais accordez, du moins je le réclame,
De l'indulgence aux vers que je lirai.
PONCET.
A ce soir donc, mon cher, je t'entendrai
Applaudir, admirer ma femme,
Et tu verras ici, loin qu'on me blâme,
Quels complimens de tous je recevrai.
LAMBERT.
A ce soir donc, ici je reviendrai
Applaudir, admirer madame ;
(*A part.*)
Mais, entre nous, je crains au fond de l'ame
D'être de glace aux vers que j'entendrai.
(*Lambert et Poncet sortent par le fond.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, CELESTE.

ÉDOUARD, *à part.* S'il pouvait ne pas revenir.

CÉLESTE, *qui n'a rien écouté.*
Et mon ame s'allume au flambeau du génie.
Oh ! comme cela, c'est mieux... c'est beaucoup mieux...
An flambeau du génie.
(*A Édouard.*) Et vous croyez qu'il y a de l'effet ?

ÉDOUARD. Immensément... Il ne faudrait donc pas avoir un cœur d'homme, pour ne pas se récrier d'admiration à de si beaux vers, sortant d'une bouche si belle ! Il y a dans tout cela une ame de feu... On sent que le génie de Corinne y a passé.

CÉLESTE. Vrai !... Il me semble que vous me flattez... Mais c'est égal, cela me fait plaisir... Et vous, monsieur Édouard, avez-vous vaincu cette paresse qui ne vous laisse rien terminer ?... avez-vous achevé cette épître, que j'admire aussi... de confiance ?

ÉDOUARD. Oui ; mais je n'en suis pas content..... Il y manque de l'inspiration... Une épître d'amour à une Sapho... un être idéal... une femme qu'on ne connaît pas... qu'on n'a jamais vue... comment voulez-vous que cela vous monte l'imagination ?... Ah ! pour bien peindre l'amour il faut aimer.

CÉLESTE. Oui, vous avez raison : je n'ai jamais été mieux inspirée qu'avant mon mariage.

ÉDOUARD. Et maintenant, vous chantez Napoléon et sa gloire ?

CÉLESTE. Oui, c'est l'admiration : cela dure plus long-tems que l'amour.

ÉDOUARD. Mais ça ne le vaut pas... Vous avez raison... Comme l'on doit se sentir en verve, lorsqu'on peut se dire : ces vers, qui me partent du cœur, tout brûlans de poésie et d'amour, ne sont pas de vaines phrases, des jeux d'esprit que l'on jette à la tête de quelques indifférens... ils s'adressent à un cœur qui les comprendra ! . Oui, là, dans cette foule... il y a une femme... un ange qui partage tous les sentimens que j'exprime si bien... C'est pour elle que j'écris... c'est elle qui m'inspire... Et comment n'aurais-je pas du génie ?... lorsque je sais qu'au milieu des applaudissemens que je n'entendrai pas, ma plus douce récompense sera dans son sourire enivrant, dans ses yeux mouillés de larmes !... Ah ! voilà du bonheur : c'est mieux que de la gloire.

CÉLESTE. Quelle chaleur !... quelle flamme brille dans vos yeux ! C'est de l'enthousiasme lyrique : je vous garantis que vous êtes poète.

ÉDOUARD. Oh ! je le crois... surtout si vous étiez ma muse... si vous étiez pour moi cette femme dont je parlais tout à l'heure... cette femme dont les regards si doux...

CÉLESTE, *avec émotion.* Assez, monsieur, assez.

ÉDOUARD. Oh ! alors, inspiré par vous, comme je le suis en ce moment... que ne ferais-je pas pour vous plaire ?

CÉLESTE. Pour me plaire... Eh bien ! en ce cas, terminez donc votre épître... j'y compte pour ce soir.

ÉDOUARD. Sans doute ; mais, avant de vous quitter...

PONCET, *en dehors.* Venez par ici.

CÉLESTE. On vient nous interrompre... (*Montrant la porte à gauche.*) Passez là, dans mon cabinet. Il me semble que vous voilà en verve, et qu'il n'y a plus qu'à écrire.

ÉDOUARD. C'est ce que je vais faire... (*A part.*) Mais en prose... une bonne déclaration... il faut en finir... (*Haut.*) Madame... (*Il lui baise la main. A part.*) Je crois que le moment est venu.
Il entre dans le cabinet à gauche.)

CÉLESTE, *seule.* Pauvre jeune homme !... quelle émotion ! Je sens qu'elle m'a gagnée.

SCENE VI.

PONCET, CÉLESTE ; *ensuite* Mlle CAROLINE, *à la fin* SUZANNE.

PONCET. Ma chère amie, je viens t'annoncer...

CÉLESTE. Encore quelque importun... Je ne puis voir personne... je n'y suis pas... (*Allant s'asseoir à la table.*) Il faut changer ce vers.

PONCET. Ne te dérange pas, ma bonne (*A part.*) Au fait, elle ne peut pas s'occuper de vétilles pareilles... Recevoir une marchande de modes... ça me regarde.

CÉLESTE, *à la table, écrivant.* Avec quel feu il me parlait !

PONCET, *à demi-voix à Mlle Caroline, qu'il va chercher à la porte du fond.* Entrez doucement... donnez-moi la toque.

MADEMOISELLE CAROLINE, *ouvrant son carton.* Il ne faut toucher cela que des yeux.

PONCET, *de même.* Plus bas... ma femme travaille... C'est donc une couleur bien susceptible !

MADEMOISELLE CAROLINE. Rose-grippe.

PONCET, *prenant la toque sur sa main.* C'est assez séduisant... Malgré cela, j'aurais désiré un nœud plus aérien... et puis... quelque chose qui... partant de là... après avoir serpenté gracieusement par ici... viendrait se réunir à l'extrémité opposée... de manière à offrir une saillie... qui... se fondant dans l'ensemble... vous comprenez?

MADEMOISELLE CAROLINE. Non, monsieur.

PONCET. Ni moi non plus... Est-ce bien cousu?

MADEMOISELLE CAROLINE. Cousu !

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Jamais, dans notre magasin,
On n'a cousu, j'ose le dire...
Pour fixer les plis du satin
Des épingles doivent suffire.

PONCET.

Oui, ces dames, je le conçoi,
N'attachant tout qu'à la légère,
Et voilà sans doute pourquoi
Leur vertu souvent ne tient guère.

Si on y mettait quelques épingles de plus?

CÉLESTE Hem!.. encore ici!... Eh mais! c'est Mlle Caroline... (*Se levant vivement.*) Ah! Dieu! monsieur, prenez garde! ma toque! (*Elle la prend des mains de Poncet.*) Il fallait donc me prévenir.

PONCET. Tu étais trop occupée... tu n'y étais pas.

CÉLESTE, *essayant la toque devant la glace qui est sur la cheminée.* J'y suis toujours pour ma marchande de modes... On travaille, ça n'empêche pas d'avoir les yeux à son chapeau.

PONCET. C'est qu'on ne peut avoir la tête ailleurs... Ah! qu'elle te va bien!

CÉLESTE. Vous trouvez?

MADEMOISELLE CAROLINE. C'est tout ce que nous avons de plus frais et de plus poétique.

PONCET. Délicieux, comme ça... Tu me fais l'effet de la Corinne de M. Gérard... avec une toque.

CÉLESTE. Je suis contente : cela fera très-bien ce soir aux lumières. (*Elle pose la toque sur la cheminée, et traverse lentement le théâtre pour revenir à la table.*)

MADEMOISELLE CAROLINE, *suivant ses pas.* Voici la petite note de madame... (*Silence de Céleste.*) La petite note.

CÉLESTE. C'est bien... je suis occupée... voyez mon mari. (*Elle regagne la table d'un air rêveur, et s'assied.*)

PONCET. Hem!... elle n'y est plus... (*A Mlle Caroline.*) Qu'est-ce que vous tenez là? Ah! le mémoire... parbleu! sans doute, ma chère, cela me regarde.

MADEMOISELLE CAROLINE. Voici, monsieur. Je ne savais pas.

PONCET. Il n'y a donc pas long-tems que vous êtes dans les modes?... Dans tous les ménages bien constitués, ça regarde toujours le mari... Voulez-vous être payée tout de suite?

MADEMOISELLE CAROLINE. Avec plaisir, monsieur.

PONCET. En ce cas vous repasserez demain, à midi.

SUZANNE, *entrant par le fond.* Mme de Nohan veut absolument entrer chez madame.

CÉLESTE. Mme de Nohan?... je ne connais pas.

PONCET. Encore une visite! attends, je vais renvoyer. (*Mademoiselle Caroline prend son carton et sort avec Suzanne, quand Ernestine est entrée.*)

SCÈNE VII.

PONCET, ERNESTINE, CÉLESTE.

ERNESTINE, *entrant.* Eh! non... c'est Ernestine... Ernestine de Lussan, son amie.

CÉLESTE, *allant à elle.* Ernestine!

ERNESTINE. Cette chère Céleste!.. (*Poncet la salue, elle le regarde sans y faire attention.*) Qu'il y a long-tems que nous ne nous sommes vus!

CÉLESTE. Mais, je crois, depuis que nous avons quitté le pensionnat du Marais pour entrer dans le monde.

PONCET, *à part.* C'est une amie de pension.

ERNESTINE. Que veux-tu?... On se perd, on s'oublie... Il nous arrive des choses si singulières... On m'a mariée tout de suite.

CÉLESTE. Et tu es heureuse?

ERNESTINE. Mais, oui, assez. Ce pauvre M. de Nohan m'a laissé une belle fortune.

CÉLESTE. Il est mort?

ERNESTINE. Un homme fort aimable... qui n'était pas jeune... un peu morose : c'était l'effet de ses douleurs.

AIR : *Vaudeville du Charlatanisme.*

En tous lieux il m'accompagnait,
Ce n'était pas fort agréable ;
Mais, quand sa goutte survenait,
Il était vraiment fort aimable.
Alors j'allais au bal sans lui.

CÉLESTE.

Il te le permettait ?

ERNESTINE.

Sans doute.
Il savait vivre, Dieu merci !
C'était un époux accompli.

PONCET, *à part.*

S'il avait eu toujours la goutte.

ERNESTINE. Je l'ai perdu, il y a deux ans, aux eaux de Bagnères, où son médecin l'avait envoyé pour sa santé. (*Essuyant des larmes.*) Oh ! j'ai eu bien du chagrin, ma chère... moi, toujours si gaie, j'étais inconsolable... c'est tout simple; on ne perd pas un mari tous les jours.... Enfin, j'ai quitté le noir.... un peu tard... ça ne m'allait pas mal !... maintenant, les convenances sont satisfaites : me voilà rendue aux plaisirs.

CÉLESTE. Et prête à te remarier ?

ERNESTINE. Mais, peut-être... je te raconterai ça... un jeune homme charmant que j'ai connu l'année dernière aux eaux de Néris.

PONCET. Il paraît que les eaux sont favorables à madame.

ERNESTINE, *le regardant à peine.* (*A Céleste.*) Ah ! mais revenons à ce qui te concerne... Moi d'abord, je suis franche... je t'avais un peu oubliée... Mais, hier soir, j'étais dans une maison où l'on causait de la littérature, des hommes de lettres... des femmes surtout... j'écoutais à peine, je bâillais, j'allais sortir... personne ne faisait attention à moi... je trouve cela insipide... Mais tout-à-coup j'entends prononcer ton nom, avec des éloges... oh ! mais des éloges !... On citait tes vers couronnés aux jeux floraux de Toulon, ou de Toulouse, je ne sais pas bien : on était enchanté... et moi plus que les autres... « Attendez donc, me suis-je écriée !... Céleste... Céleste Verneuil... mais je la connais... nous étions ensemble en pension... nous étions intimes. » — A ces mots, tout le monde m'entoure, me félicite... je deviens la reine du salon ; et tous les jeunes gens viennent me faire la cour, pour se faire inviter chez moi, où ils espèrent bien te voir... Je le leur ai promis et tu tiendras ma promesse... tu viendras, je compte sur toi : je veux te présenter à ma société et jouir de ta réputation et de ta gloire... par contre-coup.

PONCET, *à part.* Voilà une amitié diablement intéressée !

CÉLESTE. Certainement : je vais peu dans le monde; mais du moment que cela peut t'être agréable... et puis, j'ai tant de plaisir à te voir !... Si mon mari a le tems de m'accompagner.....

ERNESTINE. Ton mari !... tu es mariée ?... vrai ?... et dis-moi ?.. Est-il jeune... est-il bien ?

CÉLESTE, *montrant Poncet.* Le voici. (*Poncet salue.*)

ERNESTINE. Ça !.. (*A part.*) Dieu ! qu'il est laid !.. (*Plus haut.*) Je prenais monsieur pour un poète... (*A Poncet.*) Il l'est peut-être ?..

PONCET, *modestement.* Eh ! eh !... très-peu... je me contente d'admirer les ouvrages de ma femme.

ERNESTINE. Et vous faites bien... Cette chère Céleste ! c'est une muse... elle se fait imprimer comme Mme de *Genlis*... Que je voudrais être là, dans un petit coin, pour te voir quand tu composes... quand tu es inspirée... ce doit être drôle !... Dis donc, nous sommes entre nous, est-ce que tu ne pourrais pas m'improviser quelque chose ? des vers... oh ! presque rien... sur la moindre chose... sur ton mari ?...

CÉLESTE. Y penses-tu ?

PONCET. Pour cela il faut être en verve... il faut avoir du tems... cela ne se fait pas si vite.

ERNESTINE. Des vers !... c'est singulier... on dit qu'il y a un monsieur qui en improvise trois ou quatre cents par heure... et des bouts-rimés, encore.

PONCET, *à part.* Que cette femme est frivole !

CÉLESTE. J'ai mieux que cela ; et si tu veux me faire l'amitié de venir ce soir ici... nous avons du monde...

ERNESTINE. Une soirée... Y fera-t-on de la musique ?... y dansera-t-on ?

PONCET. On y lira des vers, madame... une épître, une élégie... c'est une soirée toute littéraire : il y aura des savans, des journalistes, des femmes de lettres, des libraires, des membres de l'Institut.

ERNESTINE. Ce sera bien ennuyeux... c'est égal, j'y viendrai à cause de toi... mais écoute un conseil d'amie : tâche que ce qu'on lira soit court... car, vois-tu, les poètes n'en finissent pas... et ça n'est pas amusant. Toujours des vers... Dam ! quand on n'en fait pas son état.

PONCET, *à part.* Son état !... Ah ! ça, c'est une Vandale que cette femme-là !

ERNESTINE. Mais adieu, je reviens bientôt... je vais conter tout cela à ma sœur.

CÉLESTE. Ta sœur !... Aglaé !.. qu'est-elle devenue ?

ERNESTINE. Pas grand'chose..., elle est mariée... dans la chicane... Une bonne petite femme, qui ne s'occupe que de son mari, de ses enfans! de son ménage... Je la trouve toujours à faire des reprises et des coutures... un autre genre que toi, et que je ne conçois pas davantage... mais chacun prend son plaisir comme il l'entend.

AIR *de l'Écu de six francs.*

Moi, folle, j'aime ce qui brille;
Tu prends le genre vaporeux;
Elle, les mères de famille.
C'est, dit-on, le genre ennuyeux!... (*Bis.*)
Tu vois quel partage est le nôtre.
Chacun son lot... il est si bon...
Toi, la rime... elle, la raison;
Moi souvent ni l'une ni l'autre.

SCÈNE VIII.

LES MEMES, EDOUARD *.

ÉDOUARD, *entrant vivement.* C'en est fait, elle saura... (*Les apercevant, il cache un papier qu'il tient à la main.*)

PONCET. Ah! monsieur Edouard!

ÉDOUARD, *se trouvant en face d'Ernestine.* Que vois-je! Ernestine!...

ERNESTINE. Eh! mais, je ne me trompe pas... M. Edouard... Vous ici!.... mais d'où sortez-vous donc?

PONCET, *montrant le cabinet à gauche.* Sans doute de ce cabinet.

ERNESTINE. Mais on ne me disait pas... Au fait!... on ne pouvait pas savoir tout le plaisir que j'aurais à vous revoir.

CÉLESTE, *à Ernestine.* Tu connais monsieur?

ERNESTINE. Monsieur Edouard?... beaucoup, ma chère... C'était, l'an dernier, un de nos plus aimables et de nos plus brillans cavaliers, aux eaux de Néris... (*Bas.*) Celui dont je te parlais tout à l'heure.

CÉLESTE, *un peu émue.* Ah!

ERNESTINE. Chut... (*A Edouard.*) Eh! mais qu'avez-vous donc, monsieur?... Pourquoi cet air inquiet, embarrassé? Est-ce que vous êtes fâché de me trouver ici?

ÉDOUARD. Moi! au contraire... certainement, la surprise. l'émotion... (*A part regardant Céleste.*) Elle se trouble.

ERNESTINE. Et moi qui, arrivée d'hier, vous demandais à tout le monde... Il paraît que vous connaissez monsieur... j'en suis bien aise, car Céleste est mon amie, et je veux la voir souvent... (*A Poncet.*) Il vient souvent, n'est-ce pas?

PONCET. Oui, par amour de la poésie et des beaux vers.

ERNESTINE, *gaîment.* Lui aussi il les aime... Il en fait peut-être?

ÉDOUARD. Assurément... quelquefois.

ERNESTINE. Vous!... ah! ah! c'est charmant!... Vous poète!... ah! ah! ah!

PONCET. Qu'est-ce qu'il y a donc de risible à cultiver les muses?

CÉLESTE. Je ne comprends pas...

ERNESTINE. Ah! c'est qu'alors je ne désespère pas moi-même... Ah! ah! ah!... au fait pourquoi pas?

ÉDOUARD. Mais, madame...

ERNESTINE. Non, non... ne vous fâchez pas... c'est peut-être pour ça que vous n'êtes pas venu aux eaux de Néris, où votre absence m'a causé bien du chagrin... Il fallait au moins m'écrire... en vers... (*Riant.*) Ah! ah! ah! (*Mouvement d'Edouard.*) Eh bien! non.

AIR *du galop de la Tentation.*

Je vous promets de ne plus rire;
Venez, monsieur... En chemin
J'ai bien des choses à vous dire.
Allons, donnez-moi la main.

TOUS.

Elle promet de ne plus rire;
Mais je crois que c'est en vain...
Sa gaîté, qui tient du délire,
Va la reprendre en chemin.

(*Edouard donne la main à Ernestine; ils sortent ensemble par le fond. Poncet les conduit jusqu'à la porte et les regarde partir.*)

CÉLESTE, *à part, sur le devant du théâtre.* Ah! je ne sais ce que j'éprouve là... Ils s'aiment... Eh! mais, que m'importe?

SCÈNE IX.

PONCET, CÉLESTE, *peu après* SUZANNE.

PONCET. La singulière personne que ton amie!... D'abord, elle ne fait pas attention à moi... elle me trouve laid... Je n'en crois rien... Mais ce pauvre M. Edouard... comme elle lui rit au nez!... Il est vrai qu'il a l'air de l'aimer... et réciproquement.

CÉLESTE. C'est bien, monsieur; c'est bien.

SUZANNE, *entrant par le fond; elle tient des lettres, des cartes et la Revue de Paris. A part.* Tiens, une lettre... lui qui est toujours là!

PONCET. Eh! c'est Suzanne. (*A Céleste.*) Il paraît qu'elle n'aime pas la littérature... et qu'il lui cachait ses goûts pour ne pas l'offusquer... Ça me rappelle qu'à l'époque de mon mariage, pour te plaire, j'avais envie de dire que j'étais poète.

CÉLESTE, *comme frappé de ce qu'il dit.* Vous!... En vérité, vous avez des idées... (*A part.*) S'il nous trompait!

PONCET. Elle n'était pas mauvaise, l'idée... Tu aurais été ma muse... (*A Suzanne, qui se trouve à sa droite.*) Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

SUZANNE. Dam! monsieur... vous m'aviez dit de venir vous parler... et puis v'là des Revues, des cartes, des lettres pour madame. (*Elle les lui donne.*)

PONCET, *à Céleste qui est rêveuse.* C'est pour toi, ma bonne... Tiens, la Revue de Paris!... Notre nouvelle doit y être : M. Edouard l'a promis.

CÉLESTE, *prenant la Revue.* M. Edouard. (*Elle la jette sur la table.*) Donnez-moi mon écrin... (*Suzanne sort, et emporte la toque qui était sur la cheminée.*)

PONCET. Pour achever ta toilette... tu feras bien... Il faut que je pense à la mienne... A propos, il y avait une maille à reprendre à mes bas à jour.

CÉLESTE, *avec impatience.* Eh! monsieur...

PONCET. C'est juste, tu ne te mêles pas de ça... (*Parcourant les cartes que Suzanne a apportées.*) Oh! que de cartes! une foule de noms que je ne connais pas... des invités... des amis de ce cher Edouard... (*Mouvement de Céleste.*) Pardon! je parle trop haut... Et tes lettres... les prends-tu?

CÉLESTE. Que voulez-vous que je lise tout cela?... des lettres d'imprimeurs, de libraires... Peut-être des fadeurs, des complimens... Oh! maintenant, cela m'est bien égal. (*A Suzanne, qui est rentrée, et qui lui remet son écrin.*) C'est bien. (*Elle passe à la droite du théâtre, et va auprès de la cheminée devant la glace.*)

PONCET. Eh bien! tu as tort... ça flatte toujours... Je vais les lire... (*Mouvement de Céleste.*) Oh! tout bas... (*En prenant une.*) Voyons...

(*Céleste attache ses bijoux devant la glace.*)

SUZANNE, *qui est passée à la gauche de Poncet.* Monsieur, j'attends.

PONCET. Ah! oui... Les sirops sont-ils arrivés?

SUZANNE. On les apporte à l'instant.

PONCET. Les garçons qui doivent servir?

SUZANNE. Ils sont là.

PONCET. Je vais les voir... leur parler... (*A sa femme, montrant les lettres.*) C'est de ton nouveau libraire... Il viendra ce soir... tant mieux... Je ne le connais pas... nous ferons connaissance... Ah! c'est de ton imprimeur... il demande les épreuves.

CÉLESTE. Vous ne les avez pas corrigées?

PONCET. Pas encore... Écoute donc, j'ai tant d'affaires... je ne peux pas y suffire : tout roule sur moi.

CÉLESTE. Voulez-vous attacher mon collier?

PONCET. Attends... (*Il pose les lettres qu'il tient, et va attacher le collier de sa femme.*) Mais sois sans inquiétude, je les corrigerai demain... pour aujourd'hui, impossible... Ah! Suzanne.

SUZANNE. Monsieur...

PONCET. Est-on venu de chez Mme Campagne?... Et, pour le champagne?... tiens, ça rime.

SUZANNE. Il y a plus d'une heure.

PONCET, *ouvrant des lettres.* Des invitations au bal... (*A Suzanne.*) Et de chez le pâtissier?

SUZANNE. On va venir.

PONCET. Un billet de ce grand journaliste qui est venu dîner hier : il viendra ce soir.

CÉLESTE, *assise auprès de la cheminée.* Tant mieux! Et puis, faites-lui votre cour, entendez-vous : c'est une puissance.

PONCET. Je lui ferai boire du punch... Ah! Suzanne...

SUZANNE. Monsieur...

PONCET. Tiens, voici la clef de la cave... (*Il lui donne une clef.*) Celle du linge... (*Il lui en donne une autre.*) Ah! attends... la clef de la petite armoire pour avoir de l'argenterie et de la bougie... Argenterie... bougie!... encore! décidément, je suis en verve... Allons, va... que tout soit bien, comme je l'ai dit : j'irai tout à l'heure donner le coup-d'œil du maître.

SUZANNE, *revenant.*

AIR *du Verre.*

Mais, monsieur, avant de sortir,
Voici mon livre de dépense...

(*Elle le donne à Poncet.*)

PONCET.

Allons donc... adieu le plaisir,
S'il fallait le payer d'avance!
Nous verrons tout cela demain.
Pour une fête littéraire
Le beau début que l'examen
Du livre de la cuisinière.

(*Il jette le livre sur une chaise qui se trouve auprès de la table.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, EDOUARD.

ÉDOUARD, *à part.* Maintenant, je ne crains plus... (*A Suzanne qui sort.*) Eh bien! ma lettre?

SUZANNE. Elle est avec le reste.

PONCET, *qui s'est assis sur la chaise, auprès de la table, tenant une lettre.* En voilà une qui est parfumée. (*Apercevant Edouard.*) Eh! monsieur Edouard!

CÉLESTE, *troublée.* Monsieur Edouard!

ÉDOUARD. Je vous dérange, peut-être, madame?

PONCET, *ouvrant la lettre.* Non, non... Où avez-vous laissé votre chère Ernestine? car il paraît que c'est une passion... Oh! il ne faut pas vous troubler pour çà.

ÉDOUARD. Vous vous trompez... je ne me trouble pas.

PONCET. Tiens... en voilà une qui est drôle... (*Lisant.*) « Non, madame, non, » ce n'est pas en vers que je peindrai l'a- » mour qui me dévore. »

ÉDOUARD, *effrayé, à part.* Qu'entends-je?

CÉLESTE, *venant auprès de Poncet*. Que dites-vous?

PONCET, *riant*. Oh! rien, rien... ma femme me fait lire sa correspondance, et je tiens une déclaration .... Nous allons rire... (*Lisant.*) « Non, madame, non, » ce n'est pas en vers que je peindrai l'a- » mour qui me dévore. »

ÉDOUARD, *à part*. Ma lettre!

PONCET, *continuant*. « Mon cœur est trop » impatient de s'épancher dans le vôtre, » pour se soumettre aux lenteurs d'un lan- » gage qui n'est pas le mien. »

ÉDOUARD. Ciel!... (*Voulant prendre la lettre.*) C'est assez.

CÉLESTE, *à part*. C'est de lui!

PONCET. Attendez donc... (*Lisant.*) « Je » ne suis pas poète... Mais l'amant le plus » tendre, le plus... » Ah! voyons le nom du personnage.

ÉDOUARD. Monsieur... (*Poncet va tourner la page; Céleste prend vivement la lettre.*)

CÉLESTE. A quoi bon, monsieur?... qu'importe son nom? quel qu'il soit, je n'en veux pas entendre davantage: et voilà le cas que je fais de sa lettre et de son amour.

(*Elle déchire la lettre.*)

PONCET. Ah! je t'en prie... je veux savoir quel est ce petit monsieur-là... ne fût-ce que pour lui faire compliment, et lui donner une leçon... Tu le connais peut-être?

CÉLESTE.

AIR *de Téniers*.

Non; car alors je lui dirai: Mon ame
De cet amour saura se garantir...
Ce n'est qu'un piége...

ÉDOUARD.

Y pensez-vous, madame?
Tant de rigueur!...

CÉLESTE.

Il n'en doit point souffrir.
De ces messieurs on sait la prévoyance;
Et celui-ci, prompt à tout calculer...
Auprès d'un autre, aura trouvé d'avance,
Les moyens de se consoler.

PONCET. C'est bien... mais tu en parles avec une émotion...

CÉLESTE. Moi!... Que voulez-vous dire?... quelle idée avez-vous?

PONCET. Je n'ai pas d'idée... mais, c'est égal, je le connaîtrai... je crois même que j'y suis... (*Mouvement de Céleste et d'Edouard. Poncet passe entre eux.*) D'abord il dit qu'il n'est pas poète.

ÉDOUARD. Laissons cela... (*Tirant un papier de sa poche.*) Voici les vers... l'épître que j'ai promise à madame pour ce soir.

PONCET. Ah! enfin. (*A Céleste.*) Laisse-moi donc voir l'écriture: j'ai cru reconnaître...

ÉDOUARD, *à part*. Diable!... (*Il remet son papier dans sa poche.*)

CÉLESTE. Eh! mon ami, brisons là, je vous prie... c'est donner trop d'attention à une bagatelle...

PONCET. A la bonne heure... n'en parlons plus... Voyons vos vers, monsieur Edouard.

ÉDOUARD, *embarrassé*. Mes vers!... ah! oui... mon épître.

CÉLESTE, *passant vivement entre eux*. C'est inutile... monsieur les lira ce soir... vous l'entendrez... mais, pour l'instant, nous avons autre chose à faire... Vous d'abord, votre toilette... et moi, je veux voir si rien n'est oublié.

PONCET. C'est juste... tu as raison... on va arriver, nous n'avons pas de tems à perdre... Mon cher Edouard, vous voulez bien nous permettre, n'est-ce pas?

ÉDOUARD. Comment donc? je vous en prie.

PONCET, *à Edouard bas, pendant que Céleste est sur le devant à gauche*. Dites donc... je suis sûr que c'est ce petit myope qu'on voit partout, avec sa figure pâle, son air capable, et sa barbe de bouc...

CÉLESTE. Monsieur Poncet!

PONCET. Oui, j'y vais, j'y vais... En attendant, toi, là-bas, près de Suzanne remplace-moi un peu.

CÉLESTE. Tout de suite. (*Poncet sort par le fond; Céleste va sortir par la droite.*)

SCÈNE XI.

CELESTE, EDOUARD.

ÉDOUARD, *se jetant entre Céleste et la porte*. Ah! madame! écoutez-moi!

CÉLESTE. Laissez-moi, monsieur... éloignez-vous.

ÉDOUARD. Ah! de grâce! un mot, un seul... que je me justifie...

CÉLESTE. Voici votre lettre, monsieur.

ÉDOUARD. Non, madame, je ne la reprendrai pas... c'est à vous qu'elle s'adresse... Ah! si j'eusse pensé que cette expression d'un amour si tendre, si sincère, pût un seul instant vous compromettre, je serais mort mille fois plutôt que d'avouer mon secret... Mais pourquoi cet air de dédain?... ce courroux que je lis dans vos yeux? Est-ce un crime de vous avoir écrit?.. en est-ce un de vous aimer?

CÉLESTE. C'en est un de ne vous être introduit chez moi que pour chercher à me séduire... Ces entretiens si doux, où je livrais à vos conseils mes travaux et mes projets... où à chaque phrase, à chaque vers que nous lisions ensemble, je m'enivrais de vos éloges... c'était un piége que votre esprit tendait à mon inexpérience... à ma vanité peut-être.

ÉDOUARD. Oh non! ne le croyez pas... c'était d'abord de la franchise, de l'amitié...

Mais pensez-y donc : toujours près de vous... témoin de ces inspirations qui venaient exalter votre ame et la mienne... comment défendre mon cœur contre le charme d'une passion que vous peigniez si bien... d'une passion que je retrouvais partout... dans vos ouvrages, dans nos lectures... que plus d'une fois même j'ai cru voir dans vos yeux mouillés de larmes... lorsqu'à une belle pensée, à un beau vers, vous vous rapprochiez de moi, et que ma main pressait doucement la vôtre.

AIR : *Pour le trouver je vais en Allemagne* (*d'Yelva*).

En ce moment il me semblait, madame,
De poésie et d'amour enivré,
Que cette ivresse de mon ame
Dans la vôtre avait pénétré.
Animés du même délire,
Nos cœurs toujours s'étaient si bien compris,
Que vous aimant sans oser vous le dire,
Je croyais vous l'avoir appris.

CÉLESTE. Ah ! ce danger qu'il y avait à vous entendre, à penser avec vous...je ne le sentais pas alors... Ce n'est qu'en ce moment où je n'ose lire dans mon cœur.

ÉDOUARD. Grand Dieu !... vous m'aimeriez ?

CÉLESTE. Oh ! ne le croyez pas... s'il était vrai, je voudrais l'ignorer moi-même... Mais heureusement il n'en est rien... et vous-même, ce n'est pas moi, c'est Mme de Noban que vous aimez.

ÉDOUARD. O ciel !

CÉLESTE. Elle me l'a dit... ici, devant vous... vous l'aimez... elle vous aime... elle sera votre femme.

ÉDOUARD. Oh ! non, non... j'ai pu l'aimer il y a long-tems... je ne vous connaissais pas alors... mais tout est rompu entre nous... ce mariage, qui n'était qu'un projet vague, insignifiant... il n'aura pas lieu... elle le sait maintenant... c'est vous seule...

CÉLESTE, *très-émue*. Non, monsieur, non. vous cherchez à me tromper.

ÉDOUARD. Jamais.

CÉLESTE. Vous vous trompez vous-même.

ÉDOUARD. Ne le croyez pas... jamais amour ne fut plus vrai, plus tendre... je vous le jure, je vous le jure à genoux.

(*Il se jette à ses pieds.*)

CÉLESTE. Monsieur, monsieur, relevez-vous.

ÉDOUARD. Dites-moi que vous me croyez, que vous ne vous défiez plus.

CÉLESTE. Ah ! vous me faites trembler, Edouard !... (*Les portes du fond s'ouvrent.*) Ciel !

ÉDOUARD, *restant à genoux*. Votre mari !... ne fuyez pas. , ne tremblez plus.

SCÈNE XII.

LES MEMES, LAMBERT, PONCET.

PONCET, *entrant avec Lambert*. Quand je te jure... (*Ils s'arrêtent dans le fond.*)

CÉLESTE, *bas*. Vous me perdez.

ÉDOUARD. Je vous sauve.

PONCET. Hem ! Qu'est-ce que c'est?

LAMBERT. Parbleu ! monsieur Edouard, aux pieds de ta femme !

ÉDOUARD, *feignant d'écrire*. (*Très-haut.*)
O grand homme ! je mets à l'abri de ta gloire.
(*A Céleste.*) J'écris, madame.

CÉLESTE, *à part*. Mes vers de ce matin. (*D'une voix tremblante.*)
Ma muse, faible encor, et mon jeune laurier...
(*A part.*) Je me meurs.

ÉDOUARD, *feignant d'écrire*. Délicieux !
Et mon jeune laurier.

PONCET, *s'avançant*. Tiens, des vers, monsieur Edouard.

ÉDOUARD, *faisant signe de la main*. Chut! ne troublez pas l'inspiration : j'écris.

PONCET. Ah ! elle compose.

LAMBERT. Tu dis...

CÉLESTE, *avec plus d'assurance*.
Puisse mon nom grandir, ainsi que ta mémoire!

LAMBERT. Par exemple...

PONCET. Silence !

ÉDOUARD, *de même*.
Ta mémoire.

CÉLESTE.
Et suivre jusqu'aux cieux l'étoile du guerrier.

PONCET. Bravo !

CÉLESTE. Ah ! monsieur.

PONCET, *s'avançant*. Ah ! pardon, pardon, je suis désolé...

LAMBERT, *à part*. C'est ça... il leur demande pardon à présent.

PONCET, *à Céleste*. Et tu dis que ces vers...

CÉLESTE. Sont les derniers de l'élégie que je vais lire sur Napoléon.

ÉDOUARD, *récitant de mémoire, le livre à la main*.
O grand homme ! je mets à l'abri de ta gloire
Ma muse faible encor, et mon jeune laurier.
Puisse mon nom grandir, ainsi que ta mémoire,
Et suivre jusqu'aux cieux l'étoile du guerrier!
(*A part.*) Je sais toute la pièce par cœur.

PONCET, *à Lambert*. Hem ! qu'en dis-tu?

LAMBERT, *prenant le livre des mains d'Edouard*. Je dis que j'ai besoin de les lire.

CÉLESTE, *effrayée*. Monsieur !...

LAMBERT. Permettez... c'est que j'aime tant les beaux vers.

PONCET. Tant mieux pour toi, c'est le propre des belles ames... je les adore... (*A Céleste.*) Ah ! ça, ma bonne amie, je venais te chercher ; il y a beaucoup de monde dans le salon... des personnes que je ne connais pas, et parmi lesquelles j'ai retrouvé cette pauvre Mme de Nohan.

CÉLESTE. Ernestine ?

LAMBERT. Encore toute triste, tout éton-

née d'une brouille, d'une rupture qu'elle ne comprend pas.

CÉLESTE. Ah !

PONCET. Vrai!... Je conçois... une femme si peu littéraire...

AIR : *O troupes fantastiques.* (*A Céleste.*)
Mais viens; on nous attend peut-être...
(*A Edouard.*)
Parmi ceux qui sont arrivés,
Tout d'abord j'ai cru reconnaître
La barbe de bone, vous savez,
Dieux! quels moutons! quelles têtes!
On dirait de nos séducteurs
Qu'avant d'entrer dans les poètes
Ils ont servi dans les sapeurs.

ENSEMBLE.

LAMBERT.
Sa conduite est un peu légère;
Il trouve Céleste à son gré;
Mais j'ai su percer le mystère,
Et pour l'époux je veillerai.

ÉDOUARD.
L'aventure est trop singulière;
Entre deux belles je saurai
Garder celle que je préfère,
Quoique l'autre soit à mon gré.

PONCET.
Pour cette fête littéraire,
Moi, j'ai déjà tout préparé;
Je sais ce qui me reste à faire;
Dans la foule j'applaudirai.

CÉLESTE.
Ernestine est par trop légère...
Avec ses goûts je lui dirai
Que les miens ne s'accordent guère,
Et rarement je la verrai.

(*Poncet et Céleste sortent par le fond à gauche.*)

SCENE XIII.

LAMBERT, EDOUARD.

ÉDOUARD, *va pour sortir aussi, Lambert le retient.* Eh bien ! docteur, que me voulez-vous?... Vous voyez, on m'attend; je ne voudrais pas perdre une strophe.

LAMBERT. A merveille... mais pourriez-vous me dire où se trouvent, dans ce livre, les vers que vous y écriviez tout à l'heure?

ÉDOUARD. Dans ce livre ?

LAMBERT. Je n'y vois que des dépenses de ménage, et pas un hémistiche.

ÉDOUARD. C'est possible... adieu docteur.

LAMBERT, *le retenant.* Un moment : vous le voyez, je sais très-bien ce que vous faisiez ici, aux genoux de Mme Poncet... ah! vous ne me tromperez pas, moi, j'y vois clair.... je ne suis pas le mari.

ÉDOUARD. Que voulez-vous dire ?

LAMBERT. Que vous êtes amoureux de la dixième muse : c'est pour elle que vous êtes infidèle à cette pauvre Mme de Noban, qui en mourra.

ÉDOUARD. Eh bien ! oui, docteur, c'est vrai... et je souffre plus que vous, plus qu'elle-même, du chagrin que je lui cause, mais que voulez-vous?.. j'aime ailleurs.

LAMBERT. Ah! vous l'avouez donc... madame Poncet...

ÉDOUARD. Eh bien ! oui, docteur, oui, je l'aime... j'en suis fou... je n'y voyais d'abord qu'une plaisanterie. Faire ma cour en prose poétique à une femme de lettres, c'était la première fois... c'était amusant... ça me changeait un peu... mais bientôt ce qui n'était qu'un badinage est devenu une passion sérieuse. Ah! docteur, il y a tant de grâce et d'abandon sous tout ce fatras de poésie ! et puis une tête toujours exaltée, un cœur toujours plein d'émotions, cela vous entraîne, cela vous enivre; et maintenant, voyez-vous, entr'elle et moi, c'est à la vie ou à la mort.

LAMBERT. Mais le mari, monsieur, le mari !

ÉDOUARD. Eh bien! le mari... il n'est pas à plaindre... il ne se doute de rien.

LAMBERT. Et moi, monsieur, je vous ai dit quelles obligations j'avais au père de Poncet.

ÉDOUARD. Sans doute... et vous êtes trop reconnaissant de ce que vous devez au père, pour mettre dans la tête de son bonnête homme de fils des idées ridicules.

LAMBERT. Laissez donc... il saura tout.

ÉDOUARD.
AIR *du premier Prix.*
Vous qui l'aimez.

LAMBERT.
C'est cela même.

ÉDOUARD.
Vous riez.

LAMBERT.
Ce n'est point un jeu.

ÉDOUARD.
Ce serait un moyen extrême.

LAMBERT.
Je veux le réveiller un peu...
Il connaîtra vos incartades.

ÉDOUARD.
Quel chagrin pour lui!

LAMBERT.
Je le sers.
Il faut, avec certains malades,
Employer parfois les amers.

PONCET, *en dehors.* Joseph ! Etienne !

ÉDOUARD. Monsieur, monsieur, je confie mon secret à votre honneur, à votre délicatesse.

SCENE XIV.

LAMBERT, PONCET, EDOUARD.

PONCET, *portant un petit plateau et un verre.* Joseph, Etienne... des glaces, du punch à ces messieurs. Acceptez donc, messieurs, je vous en prie... Ah! Lambert, tu n'étais pas là ! que tu as perdu, va !... elle lit... tu n'as pas entendu le premier morceau !.. Si tu savais quelle ivresse, quel succès !.. je suis encore tout étourdi des *bravo*, des *brava*, et de deux ou trois verres de punch que j'ai bus, dans mon enthousiasme... Je vais lui porter cette eau su-

crée, pour la seconde lecture. (*A Edouard, qui sort.*) Monsieur Edouard, mon cher monsieur Edouard, passez dans la chambre à coucher... la couronne sous le coussin du canapé.

ÉDOUARD. Tout de suite. (*Allant à Lambert qui fait un mouvement; à demi-voix.*) A votre honneur, à votre délicatesse. (*Il sort par la porte à droite.*)

PONCET, *à Lambert.* Laisse-le donc aller... c'est une petite surprise que nous ménageons à ma femme... une couronne qu'on posera sur sa tête.

LAMBERT. Et tu te prêtes à cela?

PONCET.

AIR: *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Il faut bien que je l'encourage.

LAMBERT.

Cela peut se faire autrement.

PONCET.

Demande un peu quel est l'usage
A nos actrices de talent.
Toujours, mon cher, une couronne
Est achetée, on le conçoit...

LAMBERT.

Oui, par le public qui la donne.

PONCET.

Par le talent qui la reçoit.

Je l'ai commandée moi-même chez Mme Prévôt: une couronne de roses et d'immortelles.

LAMBERT. Tu es fou.

PONCET. Hein!... tu dis...

LAMBERT. Je dis que tu es fou, et que tu mérites bien ce qui va t'arriver.

PONCET. Qu'est-ce qui va m'arriver?

LAMBERT. Malheureux! tu ne vois pas que tu te rends ridicule.

PONCET. Moi!.. Lambert, tu t'égares.

LAMBERT. Toi, brave et simple garçon, à qui il fallait une bonne femme de ménage, pour diriger ta petite fortune, tu te jettes dans des rêves, des illusions... Tu te démets de ta place, pour venir dissiper à Paris le peu que tu as en soirées, en folies, en frais de représentation et d'impression!

PONCET. Laisse-moi donc tranquille!... pauvre docteur, tu n'y entends rien... et nos poésies nouvelles qu'on va nous acheter dès ce soir!.. et nos romans, qu'on nous paiera au poids de l'or!... Le génie de ma femme est une mine... Si tu entendais dans le salon!

LAMBERT. Qui?... des gens que tu ne connais même pas, que tu n'as jamais vus, des jeunes élégans qui ne disent pas un mot de ce qu'ils pensent, quand ils pensent... et qui viennent faire la cour à ta femme, à ton nez et à ta barbe, sans que tu t'en doutes.

PONCET. Lambert!

LAMBERT.

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Comprends moi donc... Une muse est mortelle,
Et tel alors qui cherche à l'entourer
De complimens, si bien reçus par elle,
A son profit ne veut que l'enivrer...
En la flattant, on l'exalte, on l'enflamme;
Et cet encens qu'on lui prodigue ainsi,
Porte à la tête de la femme
Et quelquefois à celle du mari.

PONCET. Lambert!

LAMBERT. Les rendez-vous poétiques sont pernicieux; et pendant que tu tiens dans ton ménage la place de ta femme, on cherche à prendre la tienne.

PONCET. Assez, Lambert, assez: voilà des imputations calomnieuses que je ne permets pas... je suis heureux, je suis riche du talent... de ma femme... et je ne souffrirai pas qu'on porte atteinte à son honneur et au mien. (*Plusieurs personnes sortent du salon en causant.*)

LAMBERT, *baissant la voix.* Au tien, à la bonne heure... mais prends-y garde. (*Il se mêle aux personnes qui viennent d'entrer.*)

PONCET, *à part.* Par exemple! il a des idées... et la lettre de ce matin!... Allons... ça n'a pas le sens commun... portons mon verre d'eau. (*Lambert sort.*)

SCÈNE XV.

PONCET, FREMIOT, DEUX JEUNES GENS.

FRÉMIOT. Il fait une chaleur... on ne peut y tenir.

PREMIER JEUNE HOMME, *s'asseyant sur la chaise qui est auprès de la table.* Avec cela que la poésie... ça vous échauffe diablement... j'ai une courbature.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *allant se placer debout auprès de la cheminée.* Et je ne peux pas trouver une glace.

PONCET, *son plateau à la main.* On va passer des plateaux à l'instant.

FREMIOT, *prenant le verre d'eau sucrée sur le plateau que tient Poncet.* Merci, monsieur, merci. (*Il boit.*)

PONCET. Plaît-il!... Eh bien! il ne se gêne pas.

PREMIER JEUNE HOMME, *à Poncet.* Vous n'en avez pas un second?

PONCET, *au milieu d'eux.* Mon Dieu! non... je suis désolé... (*A part.*) Ah! ça, pour qui me prennent-ils donc?.. Je n'en connais pas un.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Savez-vous qu'Édouard nous a fait inviter à une drôle de soirée?

PREMIER JEUNE HOMME. Ma foi, je ne trouve pas.

FREMIOT. Avouez du moins que la petite Céleste est fort jolie.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Et du talent...

PONCET, *à part.* Ça se trouve bien... ils ne me connaissent pas; je vais jouir de notre gloire incognito.

FREMIOT Oh! du talent... du talent...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Il me semble pourtant que les dernières strophes qu'elle a lues sur Napoléon...

PONCET. Oui, je suis de l'avis de monsieur... il me semble que les dernières strophes...

PREMIER JEUNE HOMME. Allons donc... c'est commun en diable... ça m'a ennuyé à mourir : il n'y a rien à citer dans mon journal.

PONCET, *à part.* Ah! c'est un journaliste!... nous voilà bien!

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *à Fremiot.* Je suis sûr que notre cher libraire en a meilleure opinion?

PONCET. Ah! monsieur est libraire... (*Montrant un plat de petits gâteaux qu'un domestique apporte.*) Prenez donc, je vous prie......

PREMIER JEUNE HOMME. Est-ce que vous achetez ça, Fremiot?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Parbleu!... et très-cher encore.

PONCET. Certainement..... (*A part.*) J'aime beaucoup ce petit-là.

FREMIOT, *mangeant un gâteau.* Moi... je n'en donnerais pas le petit gâteau que voilà... Ah bien! oui... des vers comme ceux-là!... j'en ai assez... on n'en vend pas un exemplaire... heureusement que cette chère dame ne compte pas là-dessus.

PONCET. Ah! mon Dieu!

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Vous avez tort. Il y a là-dedans des morceaux qui sont très-remarquables.

PONCET. Superbes... (*A part.*) Il est très-bien, ce jeune homme-là.

PREMIER JEUNE HOMME. Ce sont peut-être ceux que son mari a faits : car ces muses ont toujours quelqu'un qui fait leur toilette.

PONCET, *se redressant, à part.* Tiens, ils croient que c'est moi.

FREMIOT. Est-ce qu'il a de l'esprit, son mari?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. M. Poncet!... un employé des contributions indirectes, qui a de l'esprit comme la cour des comptes... espèce de maître Jacques, m'a-t-on dit, qui soigne le dîner et fait des reprises, pendant que sa femme compose! (*Riant.*) Ah! ah! ah!...

PREMIER JEUNE HOMME, *riant.* Pas possible!... Ah! ah! ah!

FREMIOT, *riant.* Délicieux! ah! ah! ah!

PONCET, *s'efforçant aussi de rire.* Bah! ah! ah!... (*A part.*) C'est un serpent que ce jeune homme!

PREMIER JEUNE HOMME, *qui s'est levé.* Mais alors, qui est-ce qui retouche donc les ouvrages de la belle?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Ah dam! quelqu'un.

PONCET, *à part.* Je suis en nage.

FREMIOT. Quelqu'un qui lui fait la cour.

PREMIER JEUNE HOMME. Et qui est aimé d'elle?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Adoré.

PONCET, *à part.* Petit infâme! va!...

PREMIER JEUNE HOMME. Oh! dis-moi donc qui?

FREMIOT. Je le connais peut-être.

PONCET, *à part.* Du moins, je vais savoir...

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Comment! vous ne vous en doutez pas?.. Cet amant heureux... au fait, vous serez discrets?

PREMIER JEUNE HOMME *et* FREMIOT. Oui... oui... c'est... (*Poncet écoute.*)

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Eh bien!... mais, chut! la voici... tout à l'heure.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CELESTE.

CÉLESTE, *à toutes les personnes qui l'entourent.* Ah! de grâce, messieurs... c'est trop, c'est trop... vous me flattez.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Non, madame; jamais couronne ne fut mieux méritée...

PREMIER JEUNE HOMME. Des vers si beaux, si harmonieux!... Il y a long-tems que je n'avais eu autant de plaisir.

FREMIOT. Et vous lisez avec une ame... une expression.

PONCET, *à part.* Ah! les perfides!.. ils lui font des complimens.

CÉLESTE. Ainsi, vous êtes contens?

PREMIER JEUNE HOMME. Enchantés.

FREMIOT. C'est du génie!

PONCET. Flattez, gueux que vous êtes!

UN DOMESTIQUE. Madame est servie.

CÉLESTE. Ah! messieurs... le souper: passez donc, je vous en prie.

FREMIOT ET LES DEUX JEUNES GENS.

AIR : *Ah! le beau bal.* (*Seconde Année.*)

Ah! c'est charmant! le souper nous réclame.
Sans un souper, point de fête aujourd'hui.

PREMIER JEUNE HOMME.

Je ne te quitte pas.

FREMIOT.

Nous voulons de la dame
Connaître le galant.

PONCET, *à part.*

Tout mon corps a frémi.

PREMIER JEUNE HOMME, *à l'autre et à Fremiot.*

Je vous dirai son nom.

PONCET, *à part.*

Je me cramponne à lui.

TOUS.

Ah! c'est charmant! le souper nous réclame.

Sans un souper point de fête aujourd'hui.
Point de fête aujourd'hui.

SCÈNE XVII.

CELESTE, *puis* EDOUARD.

CÉLESTE, *seule*. Qu'a-t-il donc?... oh! lui, il ne peut me comprendre... partager cet enivrement d'un triomphe qu'on doit à un autre.

ÉDOUARD, *entrant par le fond à gauche*. Eh bien! madame?

CÉLESTE. Edouard! c'est à vous, à vous seul...oh! venez... si vous saviez tout ce que j'éprouve...mon front est brûlant... mon cœur bat avec une violence...

ÉDOUARD. Ah! quel enthousiasme! et comme je jouissais de votre émotion... Pendant que vous lisiez et qu'on applaudissait, je ne respirais plus... et mon ame tout entière était suspendue à vos lèvres...

CÉLESTE. Oui, oui, je vous voyais... je ne voyais que vous!.. parmi ces cris que chaque vers faisait naître, je n'entendais que votre voix...et cette couronne... j'ai vu d'où elle est venue tomber devant moi.

ÉDOUARD. Céleste!..

CÉLESTE. Mon ami!..ah! vous ne m'avez pas ménagée... ma pauvre tête!... et avec quelle grâce, quel empressement vous m'avez préparé cette joie!...Oh! j'ai cru que j'en mourrais... et sans cette exaltation qui me soutenait...

ÉDOUARD. Jamais je ne vous vis si belle.

CÉLESTE, *avec exaltation*. C'est que jamais je ne fus plus fière de mes succès... de la gloire qui m'environnait... c'est que jamais je ne fus plus heureuse de l'admiration de tous... de votre amitié...

ÉDOUARD. Ah! dites mieux... de cet amour passionné que ce triomphe vient d'augmenter encore... Oui, je le sens désormais, mon bonheur, ma vie, c'est de vous aimer, d'être aimé de vous... de partager ces travaux, cette gloire!..

CÉLESTE. Assez! oh! assez...ne me parlez pas ainsi... dans ce moment, où ma raison s'égare... après tout ce que vous avez fait pour moi.

ÉDOUARD. Ma récompense est dans votre cœur... je n'en veux pas d'autre... Parlez, Céleste... ne craignez rien... abandonnez-vous à la foi de votre ami : dites-moi que vous m'aimez.

CÉLESTE, *avec exaltation*. Si je l'aime!.. ah! ne le voyez-vous pas? (*Elle se jette dans ses bras pour se cacher.*)

ÉDOUARD. Céleste!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LAMBERT.

LAMBERT. Vous êtes perdus!

CÉLESTE, *se relevant vivement*. Ciel!

ÉDOUARD. Lambert!

LAMBERT. Votre mari sait tout, madame.

CÉLESTE. Mais quoi donc, monsieur?.. quoi donc?

LAMBERT. Vous me le demandez... Il sait que monsieur vous aime... il croit que vous l'aimez.

ÉDOUARD. Mais docteur...

LAMBERT. Il se trompe sans doute... mais enfin, égaré dans la foule de vos amis qu'il ne connaissait pas... les indiscrétions railleuses (*à Edouard*) de vos confidens lui ont appris les motifs de vos visites... la cause de vos inspirations de fraîche date... et dans ces vers que vous avez lus, et dont la copie est tombée entre ses mains, Poncet a cru reconnaître l'écriture...

CÉLESTE. Ah! grand Dieu!

ÉDOUARD. Imprudent!

LAMBERT. Il est furieux... il vous cherche des yeux... il vous demande... il est peut-être sur mes pas.

CÉLESTE. Où fuir?

LAMBERT. Restez... dans ce désordre...

ÉDOUARD. Ah! docteur, docteur... allez le trouver... détrompez-le...

(*La porte du fond s'ouvre.*)

CÉLESTE. C'est lui!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ÉDOUARD. Non, non, remettez-vous.

ERNESTINE, *à Lambert*. Eh bien! docteur, vous m'avez promis de me reconduire jusque chez moi : partous-nous?

LAMBERT. Eh! venez donc, madame... on parle de vous ici... on attend... on vous appelle.

ERNESTINE. Moi!

LAMBERT. Certainement... Monsieur nous parlait de ses torts envers vous, de son repentir, de son amour.

ÉDOUARD. Docteur, y pensez-vous!

LAMBERT, *à Edouard*. Laissez donc... (*A Ernestine.*) Et moi, je lui disais que vous lui pardonniez.

ERNESTINE. Jamais.

CÉLESTE, *à demi-voix*. Edouard.

ÉDOUARD, *de même*. Oh! je vous jure...

LAMBERT, *retenant Ernestine*. Ah! ne soyez point inexorable...

ERNESTINE. Non, c'est un ingrat.

ÉDOUARD, *à demi-voix*. Que voulez-vous faire?

LAMBERT. Vous donner l'une pour sauver l'autre.

ÉDOUARD. Je ne puis.

LAMBERT. L'autre, qui ne peut être à vous. (*A Ernestine qui veut sortir.*) Restez.

ÉDOUARD, *à Lambert*. Mais...

CÉLESTE. Mon mari!

LAMBERT, *poussant Edouard près d'Ernestine.* Eh! allez donc, monsieur, allez donc... il est là...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, PONCET.

ÉDOUARD, *balbutiant. A Ernestine.* Oui, madame... oui, certainement... je n'ai point oublié ce tems... où des sentimens... et puis ma fidélité...

LAMBERT, *bas à Edouard.* C'est cela... chauffez... (*Haut à Ernestine.*) Oui, madame, vous ne serez point insensible à son amour... à nos prières... et surtout à celles de Mme Poncet... (*Bas à Edouard.*) Courage... (*A Ernestine, regardant Céleste.*) De Mme Poncet, d'une amie de pension... qui ne veut qu'assurer votre bonheur.

CÉLESTE. Sans doute, tu sais tout l'intérêt...

PONCET. Ma femme...

ERNESTINE. Céleste!

ÉDOUARD, *à demi-voix.* Qu'entends-je!

LAMBERT, *de même.* Ferme, à ses pieds... comme l'autre fois.... ce matin... (*Poncet descend le théâtre.*)

ÉDOUARD.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Quand je reviens près de vous,
Et plus soumis et plus tendre,
Ah! devais-je donc m'attendre
A vous voir tant de courroux?
En vain je vous sollicite...

LAMBERT, *à Edouard.*

Quoi! votre regard l'irrite!

ÉDOUARD.

Faut-il qu'à vos pieds?...

LAMBERT.

Bien vite.
Tombez donc... Jurez ici
D'être amoureux et fidèle;
Et, si ce n'est pas pour elle,
Que ce soit au moins pour lui.

ERNESTINE, *à Edouard.* Eh bien! je vous crois... je vous pardonne... Cette bonne Céleste!.. voyez pourtant, j'osais avoir des soupçons.

CÉLESTE. Toi!

ÉDOUARD. Que voulez-vous dire?

LAMBERT, *riant.* Des soupçons!

PONCET, *en souriant.* Et moi aussi.

LAMBERT, *feignant de l'apercevoir.* Tiens, tu étais là?

PONCET. Oui, heureusement... j'arrive.

LAMBERT. Bah! tu ne fais que d'arriver? tant pis, tu n'as pas entendu ta femme employer sur M. Edouard toute l'éloquence de l'amitié, pour le ramener à Mme de Nohan... pour le décider à un mariage qui doit faire son bonheur, et celui de ses amis. Ah! mon cher, c'était un entraînement... une poésie... (*Céleste fait un mouvement, il lui serre la main et continue.*) Madame m'a prouvé qu'elle avait une ame aussi belle que son talent.

PONCET, *avec joie.* Ah! tu y crois donc enfin! Son talent! on a bien de la peine à t'arracher ce mot-là... Mais, j'y pense, cette chère amie..... moi qui avais pu croire...

ERNESTINE. Quoi donc?

PONCET. Oh! vous ne le saurez pas, c'est trop bête! aller m'imaginer que cette écriture...

LAMBERT, *lui prenant le bras.* Au fait? comme tu es pâle! est-ce que tu es malade?

PONCET. Non, j'étais furieux, et je le suis encore contre M. Edouard. (*Mouvement d'effroi.*)

ERNESTINE. Contre mon mari?

PONCET. C'est-à-dire contre ses amis... des jeunes gens d'un ton!..

ÉDOUARD. Parlez, monsieur, qu'ont-ils dit? je vais à l'instant...

ERNESTINE, *le retenant.* Par exemple!

PONCET. Du tout, du tout; je n'en ai rien cru, ou plutôt je n'en crois rien, car dans le moment... et ma pauvre femme... si tu savais... ces gens qui venaient de t'applaudir, de t'appeler la dixième muse, en mangeant mes glaces et mes petits gâteaux... les ingrats!.. ils étaient d'une injustice!..

CÉLESTE. Il se pourrait!

PONCET. Ils te traitaient comme Mme Cotin.

LAMBERT. Tu veux dire l'abbé Cotin... c'est donc ça que madame, qui n'a pas moins de raison que d'esprit, prenait tout à l'heure une si belle résolution.

PONCET. Laquelle?

LAMBERT. D'échapper à cette vie de transports et d'enivrement, qui la met sans cesse en spectacle... qui l'entoure de séductions et de mensonges... de rentrer dans la vie privée, où l'attend un bonheur moins vif peut-être, mais plus solide... de retirer ta démission qui n'est pas encore acceptée, et de retourner avec toi à Toulouse.

ERNESTINE. Nous quitter ainsi!... je m'y oppose, et mon mari aussi.

ÉDOUARD. Sans doute.

CÉLESTE, *passant auprès de son mari.* Et moi, je le veux... ce qui ne m'empêchera pas de penser à toi... de jouir de ton bonheur... mais de loin.

PONCET. Garder ma place... eh bien! je suis assez de cet avis-là... avec ça, que j'ai bien peur à présent que les vers ne fassent pas notre fortune... Mais c'est égal .. ma femme en fera toujours... je le veux... je l'exige... je tiens à sa gloire... D'ailleurs, à Toulouse, nous avons d'an-

ciens amis à l'académie des Jeux Floraux... des amateurs... de jeunes poètes fort aimables...

LAMBERT, *à part*. Ah! diable! je ne serai plus là!...

CHŒUR.

AIR: *Final du Chaperon.*

Poésie, ô chimère!
Tu promets à nos vœux
Une gloire éphémère,
Mais tu fais peu d'heureux.

PONCET *prend Céleste par la main, et l'engage à chanter le couplet au public; Céleste s'en défend modestement. Alors Poncet s'avance et chante le couplet.*

AIR *des Maris ont tort.*

Ma femme, encor toute tremblante,
Près de vous me charge à regret
De suppléer sa muse absente,
De vous adresser un couplet...
Or, c'est le premier que j'ai fait...
Puisse le public unanime
Dire de l'ouvrage nouveau...
A ce mot je cherche une rime,
Et je ne trouve que *bravo!*

TOUS.

Puissiez-vous, approuvant la rime,
Avec nous répéter *bravo!*

FIN.

Imprimerie de Prosper DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.